

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Gérard PREVOT



Par Paul MATHIEU

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Le monde est fait de crimes et de deuils. J'en ai
pour longtemps encore à pleurer l'absence
d'amour et de vérité ici-bas.

Gérard PRÉVOT

Gérard Prévot compte parmi ces auteurs singuliers qui, c'est un comble, s'illustrent par leur polymorphisme. Un comble? Pour quelqu'un de cette trempe, ce serait plutôt la moindre des choses. Romantique, quand il «fallait» souscrire au surréalisme; prêt à vouer l'alexandrin aux gémonies, quand, enfin, il achevait de lui redonner toute son ampleur; se souhaitant apatride, quand il clamait son amour des brumes du nord, voilà l'auteur atteindre, peut-être, à la *Haute note jaune*, quand il croyait tout perdu.

Si son trajet va droit à Paris pour revenir, en fin de vie, à Ostende, s'adosser à la mer, sa carrière littéraire connaît, elle aussi, une bifurcation lorsque, de la poésie, elle s'ouvre au conte fantastique. Cette voie

nouvelle, sans effacer l'autre, la renforce, comme l'avaient déjà fait les approches théâtrales. Dans tous les textes, des thèmes convergents s'épaulent; ainsi cette certitude que la littérature peut transcender la mort et marcher plus loin que l'habitude, en route vers la vie véritable.

Biographie

Gérard Prévot est né le 2 septembre 1921 à Binche, où ses parents tenaient un magasin de vêtements. Elevé par sa grand-mère, il révèle vite un intérêt certain pour la lecture. Pendant ses études laborieuses au Pensionnat de Solre-sur-Sambre, puis au Collège Notre-Dame de Binche, le jeune homme s'enthousiasme pour les poètes maudits. En 1940, au cours de l'exode devant l'envahisseur allemand, il rencontre Marie-Louise Bruggeman qu'il épousera deux ans plus tard. Installé à Courtrai, le jeune couple se défera rapidement.

Une première pièce de Gérard Prévot, *Icare*, est représentée en 1945 par les élèves de l'Académie de Binche. Après son engagement dans la brigade Piron, de mars 1945 à juin 1946, il s'implique de plus en plus dans la vie littéraire. D'abord secrétaire de rédaction aux éditions *Écran du monde*, il signe des textes dans diverses publications : *T'avau Binche*, *Le Thyirse*, *La revue nationale*... Journaliste, il collabore dès 1949-50 au *Peuple* et à *La Cité*. Parti pour Paris en compagnie d'Hubert Juin en 1951, il s'y établira définitivement en 1954. Là, il se lie d'amitié avec Aragon, Jean Paulhan et Pierre Seghers, mais les conditions de vie précaires qu'il connaît à cette époque ruineront vite sa santé.

Collaborateur occasionnel aux *Lettres françaises*, Gérard Prévot devient vite lecteur pour les éditions Gallimard. Par ailleurs, Paul Anrieu représente avec succès *La nouvelle Eurydice* créée au Théâtre de la Cambre en décembre 1958. Quelques années plus tard, l'auteur signe avec Marcel Hicter une adaptation de *La Célestine*, puis il donne *La mise à mort*, au Centre dramatique de Wallonie.

Malgré sa volonté de s'ancrer en France, Gérard Prévot revient souvent en Belgique, notamment pour des lectures (au Théâtre-Poème, en

1971). Au début des années 70, Jean-Baptiste Baronian le pousse vers la littérature fantastique. Gérard Prévot y mord si bien qu'une douzaine de livres relevant de ce genre paraissent entre 1970 et 1975. Installé à Ostende en 1974, l'écrivain est décédé à Bruxelles le 12 novembre 1975 des suites d'un diabète, alors qu'il venait de remettre son dernier manuscrit. Plusieurs textes (dont une pièce consacrée à Louis II de Bavière) restent inédits.

Bibliographie

Poésie

- *La première symphonie*, Bruxelles, Wellens-Pay, 1941.
- *Récital*, Bruxelles, Ecran du Monde, 1951 [prix Polak].
- *Architecture contemporaine*, Bruxelles, Editions R.E.L., 1953.
- *Danger de mort*, Paris, Seghers, 1954.
- *Ordre du jour*, Paris, Seghers, 1955.
- *Élégies dans un square décapité*, Liège, Thone, 1958.
- *Europe maigre*, Paris, Gallimard, 1961 (coll. *Jeune poésie NRF*) [prix Royal Saint-Germain, prix Gérard de Nerval].
- *Prose pour un apatride*, Paris, Grasset, 1971.
- *L'imromptu de Coye*. Bruxelles, Jacques Antoine, 1972.
- *La rue perdue* [inédit].

«Aurélia 75", in *Magie Rouge*, n° 46-47, décembre 1999, p. 11-16.

Romans

- *La race des grands cadavres*, Paris, Denoël, 1956.
- *Les chemins de Port-Cros*, Paris, Denoël, 1957.
- *Un prix Nobel*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.
- *La fouille*, Les-Hautes-Plaines-de-Mane, Morel, 1972.
- *L'empan*, Les-Hautes-Plaines-de-Mane, Morel, 1973.

Récits

- *La haute note jaune*, Bruxelles-Amiens-Paris, Sodi, 1967 (coll. *Les belles pages de notre époque*).
- *Le point de chute*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1985.
- *Journal* [partiellement inédit]; «Fragments de journal (1974)», in *Magie Rouge*, n° 46-47, décembre 1999, p. 9-10.

Théâtre

- ***Théâtre : La nouvelle Eurydice, La mise à mort*** [prix Malpertuis 1959], **Guillaume Fischer**, Paris, Debresse, 1964 [prix Triennal de littérature dramatique].

Contes fantastiques

- ***Le démon de février et autres contes fantastiques***, Verviers, Marabout, 1970 (coll. *Bibliothèque Marabout fantastique*, n° 369).
- ***Celui qui venait de partout***, Verviers, Marabout, 1973 (coll. *Bibliothèque Marabout fantastique*, n° 441).
- ***La nuit du nord***. Verviers, Marabout, 1974 (coll. *Bibliothèque Marabout fantastique*, n° 484).
- ***Le spectre large***, Verviers, Marabout, 1975 (coll. *Bibliothèque Marabout*, n° 553).
- ***Contes de la mer du Nord***, Bruxelles, Jacques Antoine, 1986 (coll. *Passé présent*, n° 48) [réédition de contes publiés chez Marabout].
- ***Le démon de février. Contes de la mer du Nord*** [vol. 1], Paris, Fleuve Noir, 1998 (coll. *Bibliothèque du fantastique*) [préface de Jean-Baptiste Baronian, réédition de contes publiés chez Marabout].
- «La taverne des étangs», in J.-B. BARONIAN, ***La Belgique fantastique avant et après Jean Ray***, Verviers, André Gérard, 1975; rééd. Bruxelles, Jacques Antoine, 1984, p. 280-290.
- «Le dé noir de Nora», in ***13 histoires d'objets maléfiques***, Verviers, André Gérard, 1975.
- «La louve de la rue Vaneau», in ***13 histoires d'objets maléfiques***, Verviers, André Gérard, 1977.
- «Le balustre ostendais», in ***Histoires terribles de revenants***, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1979.

Science-fiction sous le pseudonyme de Red Port

- ***Destination Flora***, Verviers, Marabout, 1973 (coll. *Poche 2000*, n° 4).
- ***Le pont vertical***, Verviers, Marabout, 1974 (coll. *Poche 2000*, n° 10).

- *Vénus en maison sept*, Verviers, Marabout, 1974 (coll. *Poche 2000*, n° 15).
- *La grande panne*, Verviers, Marabout, 1975 (coll. «Poche 2000", n° 17).
- *La fin de Flora*, Verviers, Marabout, 1975 (coll. *Poche 2000*, n° 22).

Romans sous le pseudonyme de Francis Murphy

- *Pour l'amour d'Olivia*, Paris, Presses de la Cité, 1963 (coll. *Fleuve noir. Grands romans*).
- *La jeune fille de Rattenbergh*. Paris, Presses de la Cité, 1963 (coll. *Fleuve noir. Grands romans*).
- *Les tambours de Binche*, Paris, Presses de la Cité, 1964 (coll. *Fleuve noir. Grands romans*).
- *Les amants du Nil*, Paris, Presses de la Cité, 1965 (coll. *Fleuve noir. Grands romans*).
- *L'invitée de Lorelei*, Paris, Presses de la Cité, 1969 (coll. *Fleuve noir. Angoisse*, n° 162).

Romans sous le pseudonyme collectif de Diego Michigan

- *Pitié, achevez-moi!*, Paris, Editions de la Seine, 1954 (coll. *Rafale*).
- *Pas de fantômes sans fumée*, Paris, Editions de la Seine, 1955 (coll. *Rafale*).

À consulter

- *Phénix*, n° 4, mars 1986.
- *Magie rouge*, n° 46-47, décembre 1999.
- J.-B. BARONIAN, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 2000 (coll. *Les maîtres de l'imaginaire*).
- A. BOSQUET & L. WOUTERS, *La poésie francophone de Belgique. 1903-1926*, Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, 1992, p. 317-321.

- R. BURNIAUX & R. FRICKX, *La littérature belge d'expression française*, Paris, PUF, 1980 (coll. *Que sais-je?*, n° 1540), p. 91-94.
- Fabienne DESCHREVEN, *Biographie de Gérard Prévot*, Louvain, UCL [mémoire de licence].
- R. FRICKX & M. JOIRET, *La poésie française de Belgique de 1880 à nos jours*, Paris-Bruxelles, F. Nathan-Labor, 1977 (coll. *Problèmes*), p. 212-213.
- Franz HELLENS, «Un inventeur autant qu'un écrivain», in G. PRÉVOT, *Le démon de février*, Verviers, Marabout, 1970 (coll. *Bibliothèque Marabout fantastique*, n° 369), p. 188-192.
- s. n. [collectif, préface de Marc QUAGHEBEUR], *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p. 183 et 283-284.
- s. n. [collectif], *Anthologie de la deuxième décennie 1940-1950*, Bruxelles, Editions de la Maison du poète, 1954, p. 349-355.
- s. n. [collectif], *Anthologie poétique de l'exposition*, Bruxelles, Éditions de la Maison du poète, 1958, pp. 360-365.
- s. n. [collectif], *Les écrivains belges de langue française*, Bruxelles, Ministère de la Communauté française de Belgique et Association des libraires francophones de Belgique, 1992, p. 54.
- s. n., *Espace Nord. L'anthologie*, Bruxelles, Labor, 1994 (coll. *Espace Nord*, n° 100), p. 304-305.
- Pol VANDROMME, *Lettres du Nord. L'apport de la Belgique à la littérature française*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990, p. 94.
- Paul VAN MELLE, «Élégie pour un poète décapité : Gérard Prévot», in *Le Cri d'os*, n° 29-30, juillet 2000, p. 4-17.

Texte et Analyse

Adieu n'est-ce pas le voyage
Le monde est devenu étroit comme un corridor de Breendonk
Nous ne pourrons plus y déployer nos ailes donc
5 *ni voir fleurir le lilas léger qu'on touchait presque autrefois du*
grillage
Tout au plus irons-nous encore de loin en loin devant la mer
à l'heure hivernale où le silence nous propose une patrie
où face au casino fermé la mouette inquiète crie
où l'avenir s'ignore comme hier
10 *C'est là seulement dans le vent dans le sable*
avec les villes dans le dos que nous avons reconnu notre voix
là seulement que depuis toujours à voix basse
chantent les choses qui ne seront peut-être pas

(Prose pour un apatride)

Avec pour thème l'envie de tout quitter (le *voyage*), l'incipit renvoie assez logiquement à *dieu*, au sens le plus étymologique du terme. La formule définitive rappelle qu'il s'agit de rejeter le *monde*, assimilé à une prison et même la plus abjecte qui soit. Cet *Adieu* semble rendu plus terrible par la note désabusée ajoutée par l'interpellation familière : *n'est-ce pas*. En fait, les doléances du poète soulignent tous les reproches qu'il adresse au monde et à l'univers social : il *est devenu étroit*. On constate ici une dramatique restriction, d'autant plus qu'elle résulte d'une évolution (*devenir*). Il est d'ailleurs étrange de constater que Gérard Prévot reproche cette étroitesse, alors qu'au moment où il écrit ce texte (1971), on a encore l'impression d'une société en marche vers une ouverture élargie. Même si on ne parlait pas encore de mondialisation, la

patrie rêvée s'inscrit - doit le faire - en retrait de l'agitation et du bruit. Pour mieux marquer cette mise à l'écart, soulignons le passage du présent au futur (*nous irons*), le passage des *villes* fermées (*dans le dos*) à l'ouverture de *la mer*, bref du monde tristement réel au monde rêvé.

C'est surtout sur le plan intellectuel qu'il convient d'évaluer cette étroitesse. Ne reflète-t-elle pas l'enferment des idées, leur dévoiement vers des choses trop souvent secondaires? A ce titre, déjà annoncée par le voyage impossible, l'envie d'évasion est relayée par le besoin de *déployer ses ailes*, qui n'est pas sans faire songer à *L'albatros* de Charles Baudelaire. Comme dans ce modèle, c'est le poète qui parle, mais il le fait au nom de tous ses semblables (*nos*). En outre, l'incarcération se trouve renforcée par la comparaison : *comme un corridor de Breendonk* (remarquons l'article indéfini qui sous-entend la multiplicité de ces couloirs). On le sait, Breendonk, ancien fort belge, fut utilisé comme camp de concentration nazi de 1940 à 1944. La comparaison utilisée relève bien aussi du désespoir manifesté par l'auteur devant un tel univers. Ce camp constitue évidemment une métaphore de la patrie refusée dont il est question dans le titre du recueil, mais il résume aussi toute l'horreur nazie.

En ce qui concerne la forme, on retrouve, en partie, le souci de Gérard Prévot pour une poésie qui renoue avec le vers classique, mais la métrique stricte a toutefois été sacrifiée à un nombre de syllabes varié. De même, le respect des rimes se perd dans les dernières lignes. Certaines de ces rimes n'hésitent pas à mettre en évidence des mots assez peu utilisés à cette fin, ainsi la conjonction de coordination *donc* qui marque avec insistance la conséquence, le côté inéluctable de la situation. C'est assez logique qu'un auteur toujours en révolte soit prêt à dynamiter le vers classique! Cela dit, le jeu des rimes consacre l'enferment opposé à l'ouverture : Breendonk gommé par la mer, comme *le voyage* était rendu impossible par le *grillage*.

Poésie de l'instant et même de l'instant privilégié, comme souvent, chez Gérard Prévot, c'est devant la mer que s'établit ce moment hors du

commun. On remarquera qu'outre l'endroit naturellement isolé de la civilisation (si l'on excepte les ruées estivales), le moment choisi renforce encore la solitude (*à l'heure hivernale*). Dans le même registre, on peut inscrire le *silence* et le *casino fermé*. Cette dernière image frappe par sa destination initiale (les jeux de hasard), bien dans le prolongement, ou l'annonce, de choses improbables.

L'image fortement créatrice de la mer revient ici sous plusieurs formes : *devant la mer, sable, mouette inquiète*. Cette dernière est un peu la synthèse de la scène décrite, puisqu'elle résume le malaise, le mal d'être quasi romantique présent dans le texte. La mouette n'est-elle pas la métaphore du poète quand elle se souvient ici des ailes baudelairiennes du troisième vers ? Ce n'est pas l'adjectif *inquiète* qui démentirait cette approche. En outre, la mouette installe du bruit là où règne le silence. A ce cri d'oiseau, n'est-ce pas la voix du vers qui fait écho ? Tout ce qui est de l'ordre du son s'indexe ici. Notons enfin que cette inquiétude et ce cri paraissent encore amplifiés par la rime interne *-ette / -ète* qui s'oppose à la voyelle fermée en fin du participe... *fermé*, renforçant en cela l'opposition entre civilisation et nature.

Une autre constante du poème consiste en l'omniprésente nostalgie qui, non seulement, et comme de juste, coule son regard vers le passé, mais encore vers l'incertitude des lendemains. C'est que, comme le rappelle la conclusion très forte, le futur est mal assuré. En effet, prévue de toute éternité (*depuis toujours* et le participe *reconnu*, qui suggère le retour à des choses déjà croisées) dans l'intimité (*à voix basse*), la préparation de ce futur transcende la banalité du quotidien, ces *choses* inouïes, innommées encore, neuves en tout cas. En fait, seule leur incertitude participe d'une certaine habitude. Ces *choses* improbables rappellent à l'évidence ce lilas léger que l'on *touchait presque autrefois*. La répétition à deux vers d'intervalle de l'adverbe *seulement* insiste sur la préciosité du lieu, sa fragilité aussi, marquée par l'endroit où s'inscrit la voix : *dans le vent, dans le sable*, c'est-à-dire des supports par essence fragiles. De plus, ce monde rêvé (remarquons le verbe *chanter* qui invite

Gérard PRÉVOT - 14

à une sorte d'onirisme), imaginaire, s'inscrit bien en décalage par rapport à tout le reste, le futur s'opposant au présent, renvoyant en cela au vers 8 : *où l'avenir s'ignore comme hier.*

Choix de textes

DON JUAN

Le monde est une province peuplée de petites gens. Le bonheur et le drame y ont le même style. Les amants et les poètes, seuls, en connaissent la tragédie. Mais cette mise à mort se passe loin de la foule, de sorte qu'elle ne profite à personne. D'ailleurs, à quoi leur serviraient nos cri?

DONA ANA

Mais je veux vivre, moi! Il doit bien y avoir une issue?

DON JUAN

Le propre de la tragédie est d'être sans issue. Mais je te suivrai, Ana. Aussi loin qu'il le faudra, je te suivrai. Et tu seras jeune et heureuse aussi longtemps que tu le souhaiteras.

DONA ANA

Alors, viens.

DON JUAN

Non, retire-toi. Il faut d'abord que je sache qui nous a jetés entre ces tombes, et pourquoi. Quel qu'il soit, je le bénirai d'avoir permis cette rencontre et je le tuerai ensuite. Après, je te le jure, nous partirons.

DONA ANA

Tu veux me suivre et déjà tu m'éloignes. Laisse-moi affronter avec toi cette ville que nous oublierons demain. Laisse-moi...

DON JUAN

Non, Ana. Tout ceci se passe loin de la jeunesse et du bonheur. D'ailleurs, vois, tout est calme. Nous avons des ennemis médiocres qui croient nous impressionner en nous déléguant leurs ancêtres. Mais il faudra bien qu'ils se manifestent eux-mêmes et alors, ce rendez-vous aura un sens. Ils nous offrent de la nuit et des marbres. Je leur rendrai la politesse. Mais toi, Ana, ne te mets pas entre eux et moi ! Je me défendrai mieux, te sachant à l'abri. Va et prépare notre voyage ! Attends-moi ! Je ne puis te dire quand je viendrai, mais je viendrai.

DONA ANA

Ne pouvons-nous partir maintenant ?

DON JUAN

Non, non. Nous partirons parce que je suis probablement le seul à vouloir te donner ce que tu désires, à mettre ce désir au-dessus de toutes leurs conventions imbéciles, mais je ne veux fuir personne. Nous partirons parce que nous nous aimons et non parce que nous sommes traqués. Ne sois pas inquiète ; je viendrai.

DONA ANA

J'aurais tellement voulu rester auprès de toi. Il me semble que ma vie se passe à te quitter. Avec toi, je suis forte ; seule, je suis perdue. Tu croyais peut-être aimer un être insaisissable et vois, je ne suis qu'une petite fille. Mon âme et mon cœur sont paisibles ; ils ont l'éternité pour eux. Mais dans quelques saisons, nous serons vieux ou morts, Juan, et toute ma peau le sait. Ah, c'est l'instant que j'aime ! Est-ce que le reste existe ?

DON JUAN

Nous le saurons ensemble. J'ai tourné dans le monde sans trouver rien de plus sûr que mon ombre. J'ai usé ma jeunesse à vouloir comprendre

pourquoi les autres se laissaient vieillir. Mais maintenant, tu es là, et si quelque chose doit avoir un sens dans ce passage infesté de rats, il n'est plus possible que cela nous échappe. Ou alors, c'est que les tièdes ont raison et que la seule vérité est de s'accepter tout de suite vaincu. Ana, je t'apprendrai l'éternité de l'instant, je te ferai remercier ce ciel vide de t'avoir mise dans cette impasse de l'existence! Je le ferai, oui, parce que tu en es digne, parce que je ne crois pas en être indigne, moi non plus, parce que les amants qui n'inventent pas leur éternité ne sont que des cris sans mémoire. Nous créerons le monde, parce que vivre sans se créer est plus terrible que mourir.

(Noir. Quand la lumière revient, nous sommes dans le même décor, mais Don Juan est seul).

DON JUAN

Catalinon! Catalinon!

CATALINON

Ah, monsieur, vous avez pu décider cette petite à rentrer chez elle? Je voudrais bien pouvoir en faire autant avec vous! Pourquoi nous obstinons-nous à rester ici? Voilà près d'une heure que je suis plus mort que ces gens-là!

DON JUAN

Catalinon, qui t'a dit que dona Ana m'attendrait ici cette nuit?

(**La mise à mort**, pp. 122-123)

*Ce monde où tes vingt ans lucides s'épouvantent
Ne vaut pas que ton coeur s'acharne à le sauver
Laisse à d'autres le soin des prières, savantes
Et vois comme l'amour est amer à trouver*

*Dominique surgie à côté de mes armes
Peux-tu ne pas savoir que nous sommes trahis
La grâce de Mozart n'est plus que dans tes larmes
Le poète et l'amant n'ont pas d'autre pays*

*Ces villes où l'amour tremble de solitude
Ces ombres entre nous qui masquent des bouffons
Cette foule qui n'aime que sa servitude
Valent-elles jamais le mal qu'elles nous font*

*Reposons-nous ce soir dans leur ville anonyme
Partageons-nous le pain et le vin de l'exil
Les chambres du passé toutes pleines de crimes
Ne garderont de nous qu'un très vague profil*



*Je ne vois rien d'heureux dans tout ce paysage
Rien que ta solitude à côté de mon coeur
J'ai beau fouiller leur âme et scruter leur visage
L'abîme a mis sur eux ses griffes de vainqueur*

*Laisse dans le passé se vider toute plaie
J'aime que cette peau leur ait appartenu
Notre saison d'amour n'en sera que plus vraie
Et la mort n'aura plus qu'un visage connu*

*Car à quoi bon vouloir prolonger la romance
Dans ces villes où vivre est souvent malséant*

*Seule l'enfance (un peu) vaut qu'on la recommence
Le reste n'est que le théâtre du néant*



*Esclaves savez-vous qu'il suffirait d'un geste
Pour que tombent ces fers que vous dites cruels
Mais l'esclavage vous est trop habituel
Pour qu'un désir de vivre en cette peau vous reste*

*Vous êtes nés, devant cet horizon de meules
Pour y broyer l'amour et le pain des vivants
Vous ne pouvez tenir debout et le pouvant
Que feriez-vous avec ces mains vides et veules*

*Tournez dans vos saisons, de meules et de guerres
Passez encore un coup sous vos arcs triomphaux
Les amants savent seuls éviter les jours faux
Et vivre sans tomber dans les pièges vulgaires*



*Entre les dieux et nous l'amour est un passage
Rares sont ceux qui vont jusqu'au delà du pont
Mais les amants qui sont des porteurs de message
N'ont pas à deviner si quelqu'un leur répond*

*L'amour leur suffit bien avec tous ses bagages
Avec ses mille feux allumés sur la nuit
Car un amour jamais ne connaît son langage
Et porte son secret comme un arbre ses fruits*

*La mort n'arrête rien car dans l'ombre complice
Un amour quelquefois peut se continuer*

*Il faut que le destin des amants s'accomplisse
Et ce n'est que le temps qui peut diminuer*

*Cette vie à tout prendre est une bonne auberge
Même si les repas y sont rares souvent
Mais tout peut-il finir parce que sur la berge
Un voyageur est pris dans les filets du vent*

(Danger de mort, pp. 41, 42, 58, 61.)



De la fenêtre où je travaille à ne rien faire - et c'est un travail épuisant car celui qui a entrepris de ne rien faire, donc d'observer ce qui se fait autour de lui et d'en juger la vanité, n'a jamais fini, alors que s'il binait des betteraves, par exemple, autre travail réputé dur, il travaillerait quinze jours à la fin du printemps, en exceptant les jours de pluie, et un peu plus d'un mois d'octobre à novembre, et surtout il aurait des heures de loisir -, de cette fenêtre donc où je travaille, je vois tomber les pommes de l'automne. Un autre penserait « j'aurai une compote ce soir, j'aime ça, tout va bien ». Moi, je trouve que les pommes sont bien vertes et bien petites. Comment faisait-il, Cézanne, pour inventer ces belles pommes rouges qui semblent éternellement sortir d'un verger de chanson d'enfance ? Il était poète, peut-être ? Il y a comme cela des gens qui traversent la vie sans en rien voir, et quand ils sont sortis, les choses se vengent d'avoir été longtemps acculées au sublime. Elles reprennent leur couleur et leur forme. Elles attendent un nouveau maître. On croit que le monde est pur parce qu'on est pur. On croit qu'il pue l'essence et le pétrole parce qu'on n'est plus capable d'être soi-même qu'à bord d'une mécanique. On croit ceci ou cela, suivant ce que les choses vous amènent à croire. Et puis, on croit parce qu'on aime croire, par une pente naturelle de l'esprit. C'est presque toujours une erreur. Ce monde n'existe pas dans lequel nous sommes. Toutes ces choses qui nous

entourent sont les témoins immobiles de nos adieux. Pour les animer, ces choses, il faut de l'homme. C'est à cela que je pensais, ne faisant rien, en regardant tomber les pommes de l'automne.

(La haute note jaune, pp. 63-64)

*Les mains du souvenir sont pleines de poignards.
Visitez l'avenir dans la barque de Dante !
Meublez-vous pour longtemps d'une chapelle ardente !
La mode est aux couleurs du zèbre et du bagnard.*

*Exigez pour vos fils l'efficace arme blanche
Prenez cet avion si vous aimez le ciel !
Ne perdez pas de temps ! Lisez l'Essentiel,
Qui paraît tous les jours excepté le dimanche*

*Un mirage par jour vous attend au Tonkin ;
Un miracle par nuit, dans les chambres de Lourdes.
Ne buvez pas légèrement ! Buvez l'eau lourde !
Personnalisez-vous par des gants en requin !*

*Pourquoi saigner du nez quand la gorge est plus belle ?
Un homme pauvre dort au Métropolitain.
A moins de mille francs, vous n'êtes pas putain.
Cette blessure au coeur est signée Isabelle.*

*Sous la Seine, le grand spectacle est permanent.
Les rats de l'Opéra vivent à la surface.
Le savon X rend les mains pures quoi qu'on fasse.
Un concile de Rome est plein de revenants.*

*Un enfant qu'on torture a le droit de se taire.
Les César de demain passent par le bidet.*

*L'aveugle vit le Christ, mais le sourd l'entendait.
Le choc de l'avenir est interplanétaire.*

(Architecture contemporaine, p. 49.)

On peut, avec beaucoup de soin, de prudence et d'intelligence, éviter la répétition d'un malheur; on n'échappe pas à une malédiction.

Jeune, belle et d'un caractère enjoué, Laurence Di Malta était la femme la moins faite pour subir les coups du destin. D'origine méditerranéenne, elle avait dès l'enfance beaucoup voyagé et se trouvait par hasard dans une ruelle de Bruges un soir du rude hiver 19.. lorsqu'elle rencontra sur le seuil d'une taverne proche du béguinage l'homme par lequel tout commença. Il s'appelait Herman Kuttner, était peintre et avait trente ans. Ils ne firent cette nuit-là que boire ensemble, bavarder au milieu des autres et se rejoindre du regard. Le lendemain, Laurence entra sur le coup de trois heures dans une galerie de la rue Saint-Jean, parcourut toutes les salles de l'exposition d'ensemble, s'arrêta longuement devant un tableau de Kuttner, s'assit même un instant sur un divan pour mieux examiner la toile et s'en alla en oubliant ses gants. Vers six heures moins dix, un peu avant la fermeture, elle téléphona de son hôtel au directeur de la galerie. A vingt heures, elle apprit par le bureau de réception que ses gants lui étaient rendus et qu'une lettre et un colis accompagnaient cette restitution. Elle pria qu'on voulût bien monter ces objets dans sa chambre. La lettre disait simplement : Aucun regard n'a mieux pénétré cette toile. Permettez-moi de vous l'offrir. Herman Kuttner. A vingt-deux heures, ayant négligé de dîner, elle rejoignait le peintre à la taverne de la veille. A minuit, ils étaient amants.

Ce que Laurence Di Malta ne vit pas en quittant l'atelier de Kuttner aux premières heures de la matinée - mais il faut dire qu'une brume née de la mer toute proche et portée par les canaux avait changé la ville en spectre de pierre -, c'est qu'une ombre l'accompagna pas à pas jusqu'à son hôtel pour ne disparaître que lorsqu'elle eut elle-même regagné son appartement.

Ce soir-là, lorsqu'elle voulut rejoindre l'atelier d'Herman Kuttner, Laurence, qui croyait pourtant fort bien connaître le quartier, se surprit à se retrouver trois fois dans la même impasse sinistre, une impasse au nom imprononçable et d'ailleurs à demi effacé sur la pierre d'angle d'un mur.

A vingt-quatre ans, Laurence Di Malta ne croyait guère aux sortilèges et, pour tout dire, n'y songeait pas. Tout au plus gardait-elle d'une adolescence stricte (et mystique pendant les longs étés toscans) un goût certain pour le mystère.

Quand elle se retrouva pour la quatrième fois dans l'impasse, elle commença à comprendre que quelque chose se passait, qu'elle y était confusément mêlée et qu'elle n'avait peut-être pas d'autre ressource que de faire face – mais à quoi ?

Comme elle allait quitter l'impasse et regagner une fois encore ce dédale de rues qu'elle avait cru si bien connaître, une ombre se détacha de l'ombre et lui indiqua de l'index une fenêtre basse et grillagée, faiblement éclairée – la seule lueur en cet endroit.

Laurence hésita un instant. Elle songea bien à fuir, mais n'osa pas. Pour sortir de l'impasse, il lui fallait, tant la ruelle était étroite, affronter l'ombre. Il lui sembla, mais le temps d'un éclair, voir luire l'acier d'un poignard dans la main droite qui s'était tendue vers elle.

Était-ce là déjà le fruit de l'imagination, né d'une peur incontrôlable ? Ou le reste encore d'une réalité devenue soudain monstrueuse ? Renonçant à analyser davantage une situation dont la brutalité l'effrayait et dont le sens lui échappait absolument, Laurence se résolut à faire ce qu'on lui indiquait et marcha vers la seule maison éclairée de l'impasse.

(La nuit du nord, in Contes de la Mer du Nord, pp. 127-128)

LES FOUS DE DAMME

Je m'appelle Norbert et j'ai douze ans. Je ne connais pas encore grand-chose à la vie, mais assez pourtant pour savoir qu'il y a des endroits et des moments où il est préférable, pour les gens comme pour les bêtes, de ne pas se trouver. C'est ainsi qu'il serait hasardeux pour un

mouton de s'aventurer en Kabylie, pour un taureau de se promener sur les routes d'Espagne, pour un chien d'errer dans les villages turcs et pour un homme de se trouver à un moment historique dans des endroits comme Verdun, Stalingrad ou Hiroshima.

Pour les chats, Damme était, l'année dernière encore, une ville interdite. J'avais neuf ans lorsque, voilà trois ans, ma mère, Anversoise, nous confia, Kolwezi et moi, à de vagues cousins demeurant à Damme. Mon père, Georges Walter, parti pour le Katanga avec l'intention d'y faire fortune dans les mines de cuivre de Kolwezi, y était mort à ma naissance. C'est tout ce que je sais de lui. Ma mère a rejoint Anvers, où elle mène une vie au sujet de laquelle on ne me dit rien. De temps à autre, à mots couverts, je surprends au hasard des conversations assez d'éléments pour me permettre de me faire une opinion. Je crois qu'elle a un amant. Je crois aussi qu'on m'estime trop jeune pour le savoir. On m'a donc laissé avec Kolwezi sur les pavés de Damme.

Je ne m'en plains pas, à vrai dire. La petite ville de Damme, proche de la mer du Nord, m'a plu tout de suite, avec sa grosse tour carrée, ses lourds pavés inégaux, ses canaux calmes et lents, sa façon d'être hors du monde et son refus farouche de se laisser mordre par le temps. Damme est peut-être la seule ville d'aujourd'hui où l'herbe pousse encore entre les pavés. J'y fus pourtant inquiet et malheureux, pendant trois ans, à cause de Kolwezi.

Venue du fond du Moyen Age, une tradition voulait que les chats de Damme fussent une fois par an, à la mi-carême, précipités du sommet de la vieille tour. Sans doute croyait-on, dans ces temps où les superstitions fleurissaient comme les colchiques à l'automne, que les chats étaient responsables des pestes dont les villes d'alors souffraient. La peste avait disparu, mais la tradition s'était poursuivie. C'est ainsi que le jeudi de la troisième semaine de carême, chaque année, une quarantaine de chats, cueillis au hasard par le garde-champêtre de Damme déguisé en fou du roi, étaient livrés au supplice. Le bourreau les attirait chez lui, les enfermait dans un immense sac qu'il traînait ensuite jusqu'au sommet de la tour puis, les sortant un à un du sac, leur fracassait la tête sur les pierres avant de les jeter, en symbole de délivrance, sur les pavés de Damme où ils agonisaient devant un peuple de badauds satisfaits.

Je n'ai pas dit encore que Kolwezi était un chat. Ce n'est pas parce qu'il est à moi que je l'affectionne particulièrement – d'ailleurs, il n'est pas à moi, il est à lui, et je ne connais pas d'être plus libre que Kolwezi –, mais simplement parce qu'il est à la fois le plus beau et le plus inquiétant des chats. S'il a choisi de vivre auprès de moi, c'est son affaire. Je le nourris de caresses et de poissons et nous nous entendons fort bien.

Quand ma mère nous laissa à Damme, entre les mains de nos cousins, l'automne commençait à peine. J'ignorais tout des moeurs de ces Flamands et voyais seulement dans ce séjour la promesse de grandes vacances prolongées. Un jour sur deux, un jeune professeur, venu du Zoute, m'apprenait toutes ces choses que les adultes estiment indispensables de connaître. J'étais heureux, tranquille et bon. Aux heures de liberté, je me promenais souvent dans les vieilles rues de Damme, Kolwezi toujours à côté de moi.

C'est seulement pendant les veillées de l'hiver que j'appris à quelle tradition cruelle la ville sacrifiait encore, et mon premier mouvement fut d'écrire à ma mère pour qu'elle nous enlevât, Kolwezi et moi, à cet endroit maudit avant le printemps. Je n'en fis rien, pourtant. Je savais que ma mère était à la veille d'un départ pour la Norvège et je me doutais bien qu'elle ne remettrait pas sa vie en cause pour le caprice d'un enfant. D'ailleurs, une intuition me disait que toutes les villes du monde étaient dangereuses pour les chats et pour les enfants. Mieux valait encore ne compter que sur nous.

Le jour de la mi-carême venu, je vis Médard, le vieux garde-champêtre, courir les rues de Damme, déguisé en fou, et s'emparer de tous les chats que les habitants, lâches et cruels, tenaient en réserve pour lui. Quand il passa devant la maison, je regardai Kolwezi qui jouait à côté de moi, lui dis deux mots pour l'alerter puis, renonçant à réfléchir davantage, ouvris la porte et appelai l'homme. Médard entra, prit Kolwezi qui n'offrit aucune résistance, et l'enferma dans son grand sac.

Deux heures plus tard, la fête commença. Je ne voulus pas y assister, mais j'appris par mes cousins, qui s'y trouvaient mêlés à tous les habitants de Damme, comment les choses se passèrent ce jour-là.

Quatre chats venaient de se fracasser au sol, au milieu des cris de joie d'une assistance criminelle et imbécile, quand, à la stupeur de la ville entière, on vit soudain Médard enjamber les vieilles pierres de la tour et plonger dans le vide. Ce cadavre de fou parmi les chats morts suffit à semer la panique dans une ville où l'on n'était que trop enclin à croire à toutes les sorcelleries. Le premier moment d'affolement passé, le maire monta à la tour et libéra les trente-six chats de Damme qui s'en revinrent vers la ville où plus personne déjà ne leur prêtait la moindre attention. C'est ainsi qu'à la fin de la matinée je revis Kolwezi. Il mangea le poisson que je lui avais préparé et alla dormir au milieu du lit.

Médard buvait beaucoup. C'est ainsi qu'à la réunion du Conseil communal on expliqua le drame. A l'unanimité, Franz Decock, qui avait le double mérite de ne pas boire et d'être un survivant de la guerre précédente, fut élu garde-champêtre. C'est donc lui qui, à la mi-carême de l'année suivante, eut la charge de recueillir les chats de Damme dans un sac et de les jeter de la tour. Une fois encore, je lui donnai Kolwezi. Dans son costume de fou, il avait grande allure et s'en alla en me caressant les cheveux.

Ce fut son dernier geste humain. Une heure plus tard, devant la population stupéfaite, il tombait du haut de la tour. Il accompagnait six chats dans la mort.

Dans une petite ville aussi superstitieuse que Damme, personne ne voulut plus assumer ce rôle et l'an dernier, bien que Jan Snoek eût été promu garde-champêtre, ce fut le maire lui-même qui dut, pour respecter la tradition et ôter les gens de Damme à la terreur, exécuter lui-même les chats. Je le revois encore entrant chez mes cousins, au matin de ce jeudi de la mi-carême, vêtu d'un habit de fou qu'il s'était fait confectionner pour la circonstance et qui lui allait à ravir. Rond comme un bourgmestre de Flandre qu'il était, bonhomme et sûr de lui, il s'efforçait de plaisanter et de répondre aux silences des gens par des mots parfois gras et lourds, mais non dépourvus d'esprit. Il crut me faire plaisir lorsque, s'étant emparé de Kolwezi, il me dit d'une voix où la bonhomie et la cruauté s'entendaient ensemble :

— Celui-là, petit, j'en ferai mon premier client.

Cette année-là, je suis allé devant la tour. Entre le cousin et la cousine, perdu parmi les gens de Damme, je n'étais rien de plus qu'un enfant, et j'entendais certaines personnes autour de moi qui disaient, dans ce patois flamand que je commençais à comprendre, que ce n'était peut-être pas un spectacle pour un garçon de douze ans. Ils avaient peur. Cette peur surgie en eux, je la lisais dans les regards, dans les cris et dans les silences. Moi seul, je ne craignais plus rien.

Quand le maire, au début de la cérémonie, vint s'écraser au pied de la grosse tour, je regardai son cadavre épanoui, les bras en croix, sur les pavés, et pendant quelques minutes je ne pus détacher mon regard de ces minces filets de sang qui coulaient entre les herbes de la place et qui tantôt ne seraient plus. La foule avait disparu. Je montai calmement au sommet de la tour, libérai les chats et m'en revins, Kolwezi à côté de moi.

Depuis ce jour-là, à Damme, le jeudi de la mi-carême, on jette à la foule des chats en peluche, pour perpétuer, vaille que vaille, une tradition.

Kolwezi est vieux, maintenant. Le sorcier qui me l'a donné autrefois, dans la brousse, à la veille de mon départ, non loin de la mine de cuivre, doit être mort depuis longtemps.

(Le démon de février, pp. 117-121)

Synthèse

Que Gérard Prévot soit un cas à part dans le monde des lettres belges, personne n'en disconvient. Plus étonnant, peut-être, paraît le consensus autour de son oeuvre. De façon méthodique, nombre de critiques le présentent comme un être déchiré. Pol Vandromme (1) le dit *retenu et pathétique briseur de la carcasse humaine et metteur à nu de la détresse*. Robert Frickx et Michel Joiret voient chez lui le *thème de la bonne conscience ébranlée par la maturité inquiète*, thème du reste *renouvelé par une technique instantanéiste*. De son côté, Robert Poulet affirmait : *Aucun [poète], à ma connaissance, n'a ce souffle ni cette autorité, qui prendraient toute leur ampleur si l'auteur étendait à la chose sentie la crispation qu'il impose à la chose dite*.

Sur un plan plus personnel, ceux qui ont connu Gérard Prévot le dépeignent comme un être surdoué, dont les problèmes relationnels constituaient souvent le centre de l'écriture : aux amours, il donne une semaine *pour qu'en sortent des revolvers* (*Europe maigre*, p. 40).

A tout prendre, le trajet littéraire de Gérard Prévot peut aisément se couper en deux : une première période où il étale ses souvenirs et ses rancunes personnelles (*La race des grands cadavres*), puis, après 1970, un grand élan vers le fantastique. Toujours, il restera partagé entre le rejet total de ses origines (*Un Belge s'y croit brave en lisant mal César, Ordre du jour*, p. 22) et l'attrance sourde d'un certain mystère nordique.

Son parcours montre, en tout cas, la grande constance manifestée dans ses engagements littéraires. Toute la première partie de l'oeuvre, en effet, s'inscrit dans le sillage d'un trajet poétique cultivant l'exigence et la

¹ Tous les auteurs cités apparaissent dans la bibliographie, sauf : Robert POULET, «Les livres et la vie. Survivance de la poésie. Gérard Prévot : *Ordre du jour* (Seghers)», in *Rivarol*, 5 avril 1956.

volonté affirmée d'un retour à une lyrique mesurée en rimes et en syllabes. Cette sorte de culte romantique du vers régulier apparaît dès la période où il s'y engage, comme un défi lancé à la poésie «avant-gardiste» : provocation rétrospective en quelque sorte, même s'il arrive à Prévot d'accompagner le surréalisme (*Les villages liquides sont occupés par les saumons*; *Architecture contemporaine*, p. 12).

En ce sens, son octosyllabe fameux – *Alexandrins je vous dis merde* (*Ordre du jour*, p. 55) – ne dénote-t-il pas une réflexion parfois ambiguë ? Si Prévot s'est souvent expliqué sur sa volonté d'en revenir à une poésie régulière, il n'en restait pas moins persuadé de l'intérêt secondaire présenté par la musique du vers. Cette musique l'a profondément marqué (*Sensible violon qui n'as plus qu'une corde, / Je suis semblable à toi* ; *Récital*, p. 131), mais il n'en reste pas moins – et nous retrouvons les critiques – qu'il a très souvent émis des propositions plus concrètes quant à l'importance réelle de l'expression poétique ressentie comme un combat d'arrière-garde ou, en tout cas, marginalisé par rapport à l'écriture contemporaine.

La poésie même de Gérard Prévot a varié au fil du temps. Si ses premiers recueils utilisent le vers de huit ou douze syllabes avec, parfois, l'emploi du sonnet régulier, l'auteur s'attache aussi à des mètres plus amples (quatorze, quinze syllabes) avec un respect scrupuleux de la rime. Par ailleurs, il n'hésite pas devant les enjambements forcés ni les coupures audacieuses (*D'une est- / Rade que tant de rats rongèrent pour mourir*; *Architecture contemporaine*, p. 34). Au travers de l'allitération (*et la salle bondit de bonds de bal*; *Prose pour un apatride*, p. 63) ou de jeux parfois faciles (*Lourde comme l'eau lourde*, in *ibid.*, p. 50), la régularité métrique de Gérard Prévot s'est effilochée, même si les thèmes, pour leur part, ont conservé, au fil des recueils, une grande similitude, relais manifestes de problèmes intimement liés à la vie de l'auteur. Ce n'est pas par hasard si Robert Burniaux et Robert Frickx soulignent combien sa poésie *s'embarrasse peu de retenue et de discrétion*.

En ce sens, l'amour et, plus encore, l'amour malheureux se taillent,

dans l'ensemble, une place variable en fonction des circonstances. L'aspect désuètement romantique d'une telle démarche se cristallise dans la présence ressentie en lui d'un *aigle* souvent hélé au fil des recueils. Malgré tout, Gérard Prévot parvient à revisiter la vieille école de Victor Hugo sans lui emboîter le pas aveuglément. Au contraire, il innove sur un mode pourtant délaissé depuis longtemps. Il est vrai, en la matière, que son premier recueil, *La première symphonie*, se réclamait de Valère Gille (1867-1950) qui, en Belgique, représenta le mouvement parnassien...

Dans une assise, elle aussi très romantique, il s'agit de fustiger le temps qui s'échappe : *Forçons à reculons les portes de l'enfance. Plus vite. Chaque instant qui passe est un complot (L'ordre du jour, p. 40)*. On notera aussi une forte envie d'échapper à la vie et à la mort. La réflexion à ce propos se résume à une sorte d'horreur angoissée : *La vie est dans cet oeil de folle de Permeke qui ne s'éteint jamais (Europe maigre, p. 29)*. Résolvant à sa manière la dichotomie existence-disparition, Gérard Prévot avoue parfois son amour de la mort : *Ô présence en moi ma mort que je t'aime (ibid., p. 48)*; de même : *Mort légère saison à quoi tout m'habitue (Danger de mort, p. 50)*.

A la révolte contre le temps, répond une sourde insurrection contre la vieille Europe que le poète compare à une jeune fille pourrissante au fond de son tombeau : *Ainsi l'Europe empile au fond de ses caveaux (Europe maigre, p. 18)*.

Parmi ce que la société embarque comme nuisances, la crainte justifiée de la puissance atomique revient souvent (*Nous nous sommes battus avec des riens contre des bombes dont une seule pourrait anéantir Paris; L'ordre du jour, p. 56*), ainsi que l'absence de projet (*Les mains du souvenir sont pleines de poignards. Visitez l'avenir dans la barque de Dante; Architecture contemporaine, p. 49*). La volonté d'unification européenne laisse l'écrivain pour le moins sceptique, puisqu'il ne voit dans le vieux continent qu'un vaste champ de batailles défigurés par l'Histoire (*Tu dors profondément au charnier de l'Europe; ibid., pp. 44-45*), par la morale

remise en cause (*Les César de demain passent par le bidet*; **ibid.**, p. 49), par la force des événements (*Europe mon asile de nuit plein de plaies*; **Ordre du jour**, p. 20). Pour lui, l'avenir est ailleurs : *Le soleil se lève à l'autre bout du monde* (**Architecture contemporaine**, p. 54). Épris, malgré tout, de liberté, c'est bien le moins (*La liberté est à jamais le grain de sable des meilleures tragédies*; **Prose pour un apatride**, p. 67), c'est vers la mer que Gérard Prévot aime tourner ses regards.

Avec régularité aussi, comme le montrent les deux premiers titres de recueils, la musique reçoit ses suffrages. Il semble que cette forme d'expression artistique offrît pour lui une ouverture supplémentaire qui, malgré l'absence de code, permettait une expression plus profonde de l'âme : *Dans un théâtre de province un pianiste / Joue en mineur la sonate du samedi / Une force attentive y cherche de quoi vivre* (**Europe maigre**, p. 14). A vrai dire, l'auteur accorde une importance essentielle à la façon de recevoir les choses quelles qu'elles soient : *La seule différence entre l'arbre et la mer est dans notre regard* (**Élégies dans un square décapité**, p. 26).

De manière plus générale, Gérard Prévot n'a jamais reculé devant la rédaction d'un art poétique. C'est le cas dans un essai très révélateur, **La haute note jaune**. De même, l'introduction à **Élégies dans un square décapité** explique comment il envisage la poésie contemporaine : *sonder l'homme et, lui faisant comprendre la précarité de tous ses états, d'en exprimer les climats intérieurs*.

Si l'on s'éloigne du poète, les autres facettes du personnage donnent un éclairage nouveau et important, même lorsqu'elles relèvent de la littérature alimentaire (ainsi les ouvrages collectifs sous le pseudonyme de Diego Michigan qui ont, en général, pour héros le gangster Robert Fuego). Tous les romans de Gérard Prévot n'appartiennent d'ailleurs pas à ce genre. **Un prix Nobel**, par exemple, rapporte une enquête à propos de Guillaume Lorent, lauréat du prix Nobel de la paix, qui a trouvé la mort dans un accident d'avion. Cette investigation mêle toutes sortes de souvenirs à propos du défunt et fait découvrir un homme ambigu : un

artiste intègre, mais socialement déphasé. Le même portrait pourrait d'ailleurs convenir à Martin Roche, musicien méconnu, héros de *La race des grands cadavres*.

Souvent joué, son théâtre offrait lui aussi des textes innovants, mais assez voisins de sa poésie. Ainsi la réécriture de Don Juan (*La mise à mort*) relève davantage de la critique sociale que de l'exploitation du mythe proprement dit. En fait, le dramaturge-poète ne perd aucune occasion pour fustiger la société et notamment, placer une attaque contre la religion dans une manière parfois très ghelderodienne.

Dans la bibliographie prévotienne, à mi-chemin entre l'essai et autre chose à quoi il faut encore trouver un nom, quelques ouvrages occupent une place à part. Chez un écrivain à part, ce n'est pas loin d'équivaloir à une place d'honneur : *L'empan, La fouille...* Ainsi dans *Le Pont de chute* qui relève pourtant du genre romanesque, Gérard Prévot se livre à une violente diatribe contre les lettres belges avec son *discours de non-réception à l'absence d'Académie : Je n'ai le temps d'être immortel avec personne, - avec vous moins qu'avec quiconque* (*op. cit.*, p. 32).

Reste l'autre versant de l'oeuvre, l'ensemble important et varié de nouvelles fantastiques qu'à la demande de Jean-Baptiste Baronian, Gérard Prévot a écrites pour la collection Marabout. Quoique tardif, ce passage vers le fantastique n'a rien de surprenant. Au demeurant, l'auteur s'en est clairement expliqué : *La poésie est ma respiration naturelle. J'étais poète avant de savoir ce que c'était.../... Mais tandis que la poésie est née avant la vie (ah, bien avant la première blessure), le fantastique, pour naître, a attendu le premier instant de grande crise (Dominique). La poésie naît de rien, le fantastique naît du vide* (*Magie rouge*, n° 46-47, p. 9).

Doit-on dire combien les nouvelles sont différentes, tant au point de vue de la langue qu'en ce qui concerne les personnages et l'intrigue? Assez peu souvent, Gérard Prévot tombe dans le surnaturel grand-guignolesque, et privilégie plutôt l'exploitation systématique des

coïncidences. Plus qu'un autre, il excelle dans cette forme de fantastique qui se tient à la frontière la plus stricte de la réalité. Si, dans *Les fous de Damme*, par exemple, les gardes champêtres successifs tombent malencontreusement chaque fois que, lors de la fête des chats, ils essaient de lancer dans le vide un matou qui répond au nom de Kolwezi, libre au lecteur de voir ou non dans ces accidents une intervention du surnaturel.

Souvent, le destin de tel ou tel personnage apparaît comme la rencontre fortuite de choses par ailleurs prévues longtemps à l'avance. C'est bien le cas dans *Des lions, un jour (Le démon de février)* où le héros finit bien dévoré par des fauves comme une voyante le lui avait prédit jadis, mais les circonstances du drame sont tout à fait inattendues, d'autant plus que le protagoniste superstitieux avait tout fait pour échapper à ce qu'on lui présentait pourtant comme inéluctable. Même scénario, a contrario, dans *Le feu purificateur (ibid.)* où le personnage central se trompe de victime... Au reste, l'auteur aime s'expliquer à propos du destin : *Le coup de pouce du destin, cela existe. Il y a des hasards brusques comme des coups de vent qui peuvent, en quelques secondes bouleverser les vies les mieux établies (Par temps de pluie et de brouillard, ibid.)*.

Ailleurs, c'est la fuite du passé qui domine. Planté dans le sud de l'Écosse, *L'amnésique (ibid.)* présente une héroïne, Barbara, qui préfère oublier ses souvenirs pour cacher un crime commis par sa soeur. On retrouve une construction assez similaire dans *La reproduction (Celui qui venait de partout)* où l'héroïne retrouve Isabelle avec qui elle partageait la même chambre d'internat. Ces retrouvailles vont plonger, du même coup, dans un passé beaucoup plus lointain, celui d'une sorcière jadis brûlée vive... *Le mathématicien (Le démon de février)*, par contre, évolue dans une dimension onirique et constitue une sorte de critique amusée des sciences d'avant-garde.

Toujours les personnages ont une carrure perversie, quand ce n'est pas maudite. On croise ainsi un automate joueur d'échecs, un robot vraiment très laid (*Histoire de Marie Gadoue*, in *Le spectre large*), un tyran

sardonique, des démons que l'on doit tuer plusieurs fois (*Celui qui venait de partout*)... Souvent jolies, les femmes occupent, en cette galerie, une place prépondérante.

Le thème de l'identité variable semblait particulièrement fasciner Prévot, ainsi Herman Kuttner, peintre à mi-chemin entre Cézanne et Klee, que Laurence di Malta va finir par tuer (*La nuit du nord*). Ces modifications de personnalité se retrouvent chez Constance Achenbach qu'un correspondant mystérieux appelle de Noordpene, un village du Nord de la France où elle ne connaît personne (*Le spectre large*)... En définitive, à tellement s'interroger sur la personnalité, n'était-ce pas à la recherche de lui-même que travaillait l'auteur?

Nous avons évoqué les rapports pour le moins étonnants entretenus par Gérard Prévot avec le monde des lettres belges. Même s'il ne rate pas une occasion pour s'inscrire en porte-à-faux avec la belgitude, Gérard Prévot ne néglige jamais non plus de se rattacher au terroir d'outre-Quévrain. C'est à Ostende, face à la mer du Nord, qu'il aimait se retrouver!

Paul Mathieu

La photo de couverture est reproduite avec l'aimable autorisation des la famille Prévot.